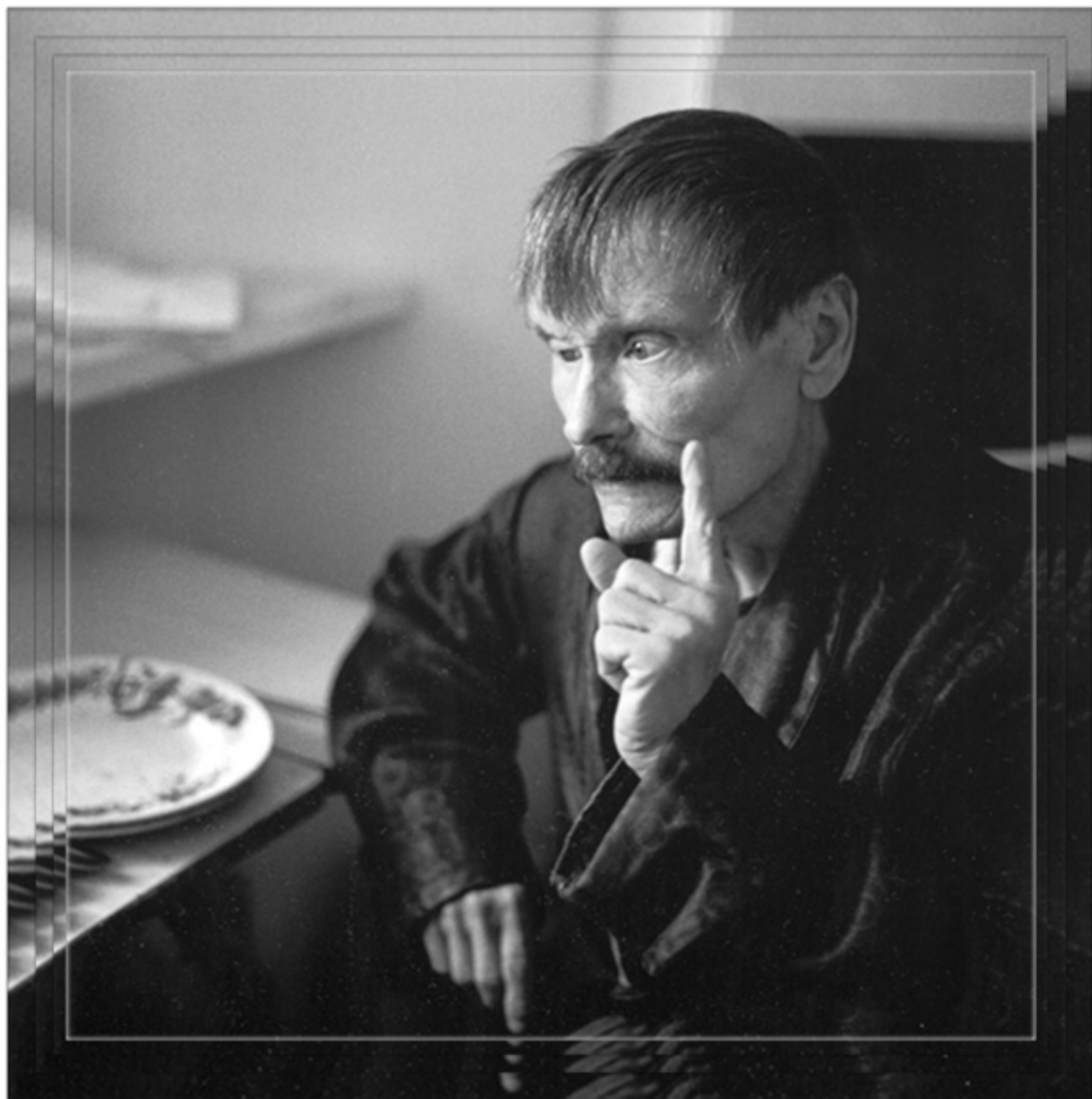




© NATACHA NIKOULINE

Promenades Films, Forum des images, Golfe Persique Films présentent

La vie est une goutte suspendue

un conte documentaire de Hormuz Kéy

Sortie nationale : 10 octobre 2007

La vie est une goutte suspendue

un conte documentaire de Hormuz Kéy

2006 - 85 min - Format vidéo 4/3 stéréo - France / Iran

Sortie nationale le 10 octobre 2007



GRAND PRIX FESTIVAL DEI POPOLI FLORENCE 2006
PRIX DU PUBLIC VISIONS DU RÉEL NYON 2006
GRAND PRIX ESCALES DOCUMENTAIRES LA ROCHELLE 2006



SÉLECTIONS :

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL 2006
DOCUDAYS BEYROUTH 2006
CINÉMA DU RÉEL PARIS 2006

DISTRIBUTION

Samuel LE BAGOUSSE
Tel : 06 10 83 64 24
samlebag@hotmail.fr
Promenades Films
28, rue François Arago 13005 Marseille
www.promenadesfilms.com

CONTACT PRESSE

Jean-Bernard EMERY
CinePressContact
36, rue Véron 75018 Paris
Tel: 01 55 79 03 43 / 06 03 45 41 84
jb.emery@cinypresscontact.com
www.cinypresscontact.com

www.lavieestunegouttesuspendue.com

Synopsis

Moustache à l'ancienne, vêtements made in frippes et réveil-matin à la main, une drôle de silhouette hante les rues du 10^{ème} arrondissement de Paris. C'est celle de Christian de Rabaudy, un professeur de philosophie retraité atteint d'une maladie banale et pourtant mortelle : le diabète.

Autour de lui, une famille adoptive composée principalement de jeunes filles en fleurs et du réalisateur, un Iranien venu du désert perse. Une relation s'instaure dans laquelle Christian donne à voir un verbe en mouvement perpétuel, un sens exotique du quotidien, et la douce inspiration de sa « folie » pas ordinaire.



Comment avez-vous rencontré Christian ?

J'avais écrit un livre en langues persane et française et je cherchais quelqu'un pour en relire la version française. Natacha, une amie de longue date, m'a donné le numéro de téléphone de Christian. Je l'ai appelé et nous avons convenu d'un rendez-vous. Lorsque je l'ai vu sur le boulevard de Strasbourg dans le 10^{ème} arrondissement de Paris, j'ai eu la confirmation de ce que j'avais déjà ressenti au téléphone : j'étais devant quelqu'un de vraiment singulier.



Tout chez lui était atypique : sa voix, sa silhouette. Lui serrer la main ne faisait que renforcer ce sentiment : je tenais une main étrangement très froide, c'était presque un choc thermique, qui a provoqué chez lui cette phrase curieuse : « cela fait longtemps » ! Que voulait-il dire ? J'ai finalement compris que j'avais affaire à un homme seul, tragiquement seul. Je l'ai embrassé, puis je l'ai quitté. Tout au long du parcours qui me ramenait à mon domicile, j'étais bouleversé tant cet homme irradiait des informations contradictoires : un mélange déroutant de comique et de tragique dans une enveloppe à la fois élégante et clocharde ! Une semaine plus tard, je lui ai proposé de le filmer. Il a été enchanté. Et simultanément, presque instantanément, il a marqué sa peur de la caméra.

Comment avez-vous résolu ce problème ?

Ce fut une suite d'enchaînements heureux ou plutôt provoqués. Le jour où je devais commencer le tournage, le 13 février 2002, à 9h 15 du matin, alors que j'étais sur le point de sonner à sa porte, mon téléphone portable a sonné. C'était Natacha, qui m'annonçait que Christian avait décidé de renoncer à ce tournage. J'étais on ne peut plus dérouté. J'ai néanmoins sonné à sa porte et fait comme si je ne savais rien. Après quelques minutes de conversation banale, j'ai prétexté que j'avais eu un dégât des eaux le matin dans mon appartement et que je devais annuler la séance. Sans lui laisser le temps de répondre, j'ai pris congé, et simulant la précipitation, j'ai feint d'oublier ma caméra, une caméra prête à tourner. Lorsque je suis revenu deux heures plus tard, j'ai découvert un Christian en colère. Il a attaqué bille en tête : « tu n'es pas un vrai réalisateur ; un vrai réalisateur, c'est celui qui prévoit tout ! » Sans s'en rendre compte, je constatais qu'il venait d'abandonner le vouvoiement ! Un vrai revirement. Mon stratagème, décidé à l'instinct, semblait avoir fonctionné. J'avais devant moi un Christian, non pas craintif mais furieusement frustré de son premier jour de tournage. Mieux encore, j'ai constaté que Christian avait manipulé, comme je l'espérais, la caméra et déclenché involontairement celle-ci en se regardant dans l'objectif. J'étais l'heureux détenteur de 42 minutes d'auto-filmage involontaire de Christian où il monologuait avec lui-même, une litanie de griefs contre ma proposition : « qu'est ce qu'il veut de moi cet Iranien ? Est-ce qu'il est un vrai réalisateur ? Il n'a pas encore commencé qu'il a abandonné. L'inondation de son appartement, mon oeil, je suis sûr que c'est une invention ! C'est encore Natacha qui lui a soufflé cette connerie... Mon Dieu ! C'est ma faute, j'aurais pas dû téléphoner à Natacha... »

Par son attitude, Christian me faisait comprendre que le problème était résolu. Les deux heures de face à face solitaire avec la caméra avaient fait leur œuvre. La caméra s'était insérée en douceur dans l'intimité de son appartement. Le tournage pouvait commencer. Et à sa demande ! et quelle demande ! J'ai regardé longtemps avec beaucoup de plaisir ces premières images de lui, puis j'ai fini par les effacer, car Christian n'en a jamais eu connaissance.

Mais au fait qui est Christian ?

Son nom complet est Christian de Rabaudy Mont Tousain. Je pense qu'il est né en 1945 à Paris. Il a fait ses études de philosophie et de sociologie à la Sorbonne. Il a publié une dizaine de livres de philosophie. Son dernier livre « Du positivisme métaphysique ... » —est-ce un testament prémonitoire ?— en tout cas est un livre qui ressemble à Christian. Pour moi, Christian est un point d'interrogation ! Même son physique, dans l'espace, dessine ce point d'interrogation ! Il a en effet tous les signes extérieurs du professeur de lycée, mais ce n'est pas un professeur archétypal. Il y a chez lui une permanente hésitation entre une extrême banalité et une extrême originalité. Toute sa personnalité est dans cet entre-deux. Et d'ailleurs, même sa banalité n'est pas une banalité ordinaire, au sens où cette banalité est une modélisation de ce que peut être la banalité.

C'est pour cette raison que je qualifierais le film de comédie humaine ! Christian, en transcendant l'ordinaire, réhabilite l'ordinaire dans ce qu'il a d'exotique et plus encore étrange. Il confirme l'analyse que fait Alain Badiou du cinéma : « le cinéma, c'est transformer du déjà vu en du jamais vu ». Christian fait en permanence cela. Le descriptif de son quotidien relève de la pure banalité, mais, vue par le prisme de son personnage, cette banalité mute en du jamais vu. En effet, parce qu'il pèse entre 30 et 40 kilos, le physique de Christian est déjà en soi le vecteur de cette mutation. Son visage a été brûlé par la soude caustique. Il a perdu un oeil. On a pris la peau de son ventre pour refaire son visage. Et pourtant il a réussi à réinventer une magnifique beauté à son visage. Une Lumière ! Je lui ai dit un jour : « ce que le bon dieu t'a épargné, tu l'as créé toi même. » Cela est vrai. Christian a réussi à projeter l'extraordinaire lumière humaine qu'il possède en lui sur le masque de son visage. C'est pourquoi il est aussi beau malgré son accident de visage. Puis il y a aussi son extraordinaire mobilité. Christian va dans tous les sens. Mais il n'est pas désordonné, il est un vagabond sphérique. Cela veut dire qu'il « se produit ». Il n'évolue pas seulement à droite et à gauche sur deux axes, mais comme un oiseau curieux, il va aussi vers le bas et vers le haut. Pourtant tout cela ne crée pas de chambardement, car Christian garde toujours le cap sur le « beau » et fait de son errance intérieure une chorégraphie



Entretien avec Hormuz Kéy

esthétique très complexe. Une chorégraphie que j'appelle existentielle parce qu'elle est créée par lui-même. Christian a ainsi une allure particulière, mieux il a des allures particulières. Il a une allure telle que nous la voyons extérieurement dans ses déplacements *désaccordés*, mais il a en symétrie un autre mouvement dans la profondeur de son être, dans ce grand écart permanent entre les différentes composantes de sa personnalité : le professionnel, le scientifique, le professeur, le philosophe, qui doit composer avec la fragilité de son être... un télescopage de tragique, de comique, de poétique et d'absurde qui bataille au fond de lui. Car la singularité de sa personnalité, c'est ce va-et-vient incessant entre toutes ces composantes. Tantôt, c'est le professeur qui domine, et quelques minutes plus tard, c'est l'être humain qui prend le dessus. Mais chez Christian, cette mobilité de personnalité, qui pourrait paraître pour de l'instabilité, est du grand art. Chez lui, c'est le rythme qui domine, une pulsion de rythme. Il ne reste jamais dans le même état psychique.

Il va du tragique vers le comique en permanence. Et cette forme comique de sa personnalité n'est elle-même pas uniforme. Elle a une telle multiplicité de formes qu'on a le fort désir de le voir encore. La réaction du public est à ce titre révélatrice. Le rire que son personnage provoque n'est pas le rire habituel du cinéma comique. Chacun a sa raison de rire. Une femme, lors d'un festival, m'a même parlé de rire intérieur. On peut dire que Christian, avec la pluralité de sa personnalité, est en quelque sorte un héros transversal. Un héros de l'ordinaire.



« Les particules d'une pomme ont mis au moins un milliard d'années pour se réunir et donner naissance à une pomme ! »



« Allo ! C'est toi ? Hormuz est en train de me filmer, par conséquent il fait son film et par conséquent tu me fais perdre mon temps ! J'ai jamais vu quelqu'un aussi truqueur que toi !!! Allez au revoir !! »

Quelle a été votre relation avec Christian pendant le tournage ?

Je pense que le film est justement une sorte de sculpture évolutive du personnage dans l'espace et dans le temps. Le film n'est qu'une des réalités qu'on peut saisir de Christian.



Pendant le tournage j'ai été le premier spectateur du film en train de se tourner. Comme j'ai assuré seul le tournage, prise de vue et son, mon propre rire était partie intégrante de la scène en train d'être tournée et était enregistré. Une interaction entre filmeur et filmé qui se répercutait forcément sur le comportement de Christian. Tout le tournage a été comme ça. Je riais parfois tellement, ou plutôt je ne riais tellement pas que j'en avais mal au thorax. L'expression rire aux larmes est vraiment une réalité. Parfois je riais tellement que je ne voyais plus rien. Je pense que Christian tout comme moi, nous sommes des funambules, des danseurs qui traversons des ponts en lame de rasoir avec une chorégraphie précise pour se retrouver, mais sans tomber, sans se blesser. C'est pour cette raison que je dis que le film est une vulgarisation de l'impossible. Christian était très conscient de son pouvoir de provoquer le rire. Il m'a dit un jour devant la caméra : « je peux faire comme Buster Keaton, faire rire en ne riant jamais moi-même ! ». En ce qui concerne notre relation personnelle, je dois dire que je l'aimais beaucoup. Je l'aimais

beaucoup pour ce qu'il donnait à l'autre dans l'échange humain, et bien sûr pour son extraordinaire personnalité ! Il m'a appris beaucoup de choses et il continue, au-delà de sa disparition, à m'en apprendre encore. Cependant je dois signaler qu'il était extrêmement difficile aussi. Il était très capricieux. Une sorte de diamant tranchant à manipuler avec précaution, et peut-être même précision. Si par exemple à la suite d'une dispute je décidais d'interrompre le tournage pendant une semaine, il se sentait menacé. Et j'avais droit à son argument massue : je n'étais pas un réalisateur digne de ce nom. Une fois, je suis allé le voir, alors que je ne l'avais pas vu depuis quinze jours, il est allé jusqu'à affiner son attaque : « j'ai la preuve que tu n'es pas un vrai réalisateur. J'ai fait la connaissance d'une réalisatrice dans la rue. Je lui ai dit que je faisais un film avec un certain Hormuz Kéy. D'abord, elle te connaissait pas, puis elle m'a expliqué qu'un vrai réalisateur c'est celui qui filme tous les jours son personnage. Alors tu vois bien que tu n'es pas un vrai réalisateur, Hormuz... Prouve-moi le contraire : si tu veux faire un film, un vrai, tu dois me suivre comme on file un suspect ».

Outre ce qu'on voit dans le film, il m'a énuméré, un soir de confiance, ce que j'étais pour lui : « espèce de connerie monumentale, tu es mon élève, tu es mon ami, tu es mon fils, tu es mon frère, tu es même mon père... Cela fait trois semaines que je ne suis pas allé chez toi !!! ». Il me le disait souvent que je n'étais pas un vrai réalisateur. Vers la fin du film, quand je vais le voir, il est déjà bien malade, il pèse 30 kilos. J'arrive devant sa porte, je sonne, il ouvre la porte et il me gronde d'être en retard de trois minutes, puis il me demande si j'ai ma caméra. Je l'avais dissimulée dans un sac si banal qu'il ne pouvait y soupçonner sa présence, alors il referme la porte en me lâchant sa fameuse phrase : « enfin je n'ai pas pu faire de toi

un réalisateur ! ». Alors je joue le jeu, je cale mon pied devant la porte et je le rassure que j'ai bien ma caméra en rajoutant qu'il n'allait pas bien, qu'il n'y avait rien à filmer, et que c'était mieux qu'on passe le temps à discuter. Mais avec une incommensurable volonté, il retrouve une énergie pour me dire : « suis-moi et tu comprendras ! ». Il prend son sac poubelle habituel et descend jusqu'au vide-ordures de son immeuble pour en vider le contenu. Je constate alors qu'il n'y avait rien ou presque dans son sac !

Pourquoi avez-vous dit sac « habituel » ?

Parce que Christian est un vrai écologiste. Pendant tout le tournage qui dura plus de dix-huit mois, il utilisa en guise de sac poubelle toujours le même sac provenant d'une librairie du quartier latin. Une fois vidé, il le réutilisait ! même pour ses achats il utilisait toujours le sac d'une autre librairie ! Parce qu'il achetait un nombre incalculable de livres par semaine, là aussi il utilisait toujours le même sac. Il faut savoir que cette distance écologique au monde l'habitait sans cesse et partout, y compris en allant à pied ou en utilisant son vélo lorsqu'il allait mieux.



« Je vous emmène ici pour que je me voie mieux ! »



Quelle a été l'influence de cette relation sur la construction formelle de votre film ?

Au départ, le film était basé sur un scénario. Comme on le voit dans le film, j'allais chez lui avec mon scénario. Il le lisait, souvent il s'exaltait... Un petit jeu s'était instauré entre nous : lorsque j'évoquais son œil de verre, il répliquait inmanquablement que c'était un œil en plastique ! Le détail était d'importance, car, dans le scénario initial, il devait mourir et je devais brûler son corps dans la cheminée avec le scénario. C'est à ce moment que cette polémique autour de son œil prenait tout son sens : l'œil ne se consumait pas et une main le récupérait. C'était la main de Christian ! Il aimait cette scène car selon lui on bluffait le spectateur. Christian devait me dire : « je t'avais dit Hormuz que c'est un œil en plastique, mais enfin... ! ». Mais Christian diminuait de plus en plus et j'ai compris que c'était impossible de faire une fiction. Quelle que soit la nature du film, fiction ou documentaire pendant le tournage, je pensais sans cesse au montage.

Et le mariage céleste de la fin du film ?

Je pense que c'est un vrai mariage céleste, s'il en existe ! Un jour, Christian avait rencontré Anne et Alexandre depuis la fenêtre par laquelle j'arrose leurs plantes au début du film. Comme je vous l'ai dit, le visage de Christian avait été brûlé par la soude caustique quand

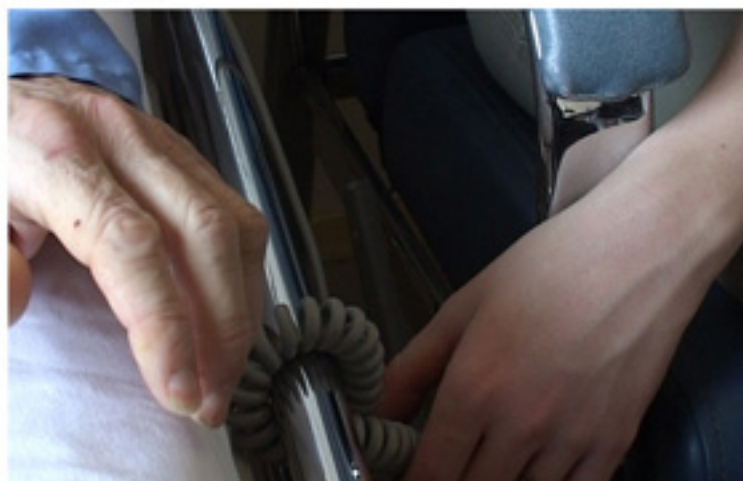


il avait trois ans, son frère aussi avait été brûlé par un incendie dans son enfance. Il en avait conçu un rapport au feu pour le moins ambivalent : tout en étant amoureux du feu il en avait peur aussi. Il me demandait de lui faire du feu même en plein été, tout en me disant qu'il remettait sa vie entre mes mains en toute confiance pendant qu'il dormait devant le foyer. Ce jour-là, chez moi, Christian plongeait dans un doux sommeil devant le feu de cheminée. Il avait rêvé qu'il se mariait à l'Eglise Saint Laurent avec Anne, et il avait vu dans son rêve qu'Alexandre portant son bonnet le filmait ! À propos du mariage, il m'a confié qu'en raison des blessures qu'il portait au visage, aucune femme ne voulait de lui. En réalité, pour moi ce mariage, qui est la réalisation du rêve de Christian, est un cadeau fait à Christian et aux spectateurs à la fois.

Aviez-vous décidé dès le départ d'accompagner Christian jusqu'à sa mort ?

Je l'aimais, je voulais aller jusqu'au bout. L'objectif n'était pas de le filmer jusqu'au stade terminal, mais de montrer, outre sa situation désespérée, l'amour infini qu'avait développé Christian pour la caméra. La caméra était devenue pour Christian une nécessité de survie, un lien avec la vie qui s'enfuyait. C'est ce qui m'a donné la volonté de continuer. Un jour, Christian, sur un coup de tête, m'a dit « arrête de me filmer ! ». Alors j'ai arrêté. Il m'a dit « tu vois que tu n'es pas un vrai réalisateur ; un vrai

réalisateur, c'est celui, qui, même si son personnage le giflé, continue à le filmer ». Il avait peur de la caméra mais très rapidement il a réussi à apprivoiser l'objectif jusqu'à un lien fusionnel, presque cannibale avec celui-ci. Néanmoins Christian n'a jamais cessé de douter que le film puisse arriver à exister. Jusqu'à la fin. Mais Christian est un formidable manipulateur : pour me stimuler, il rêvait à haute voix à l'avenir du film. « Tu sais, j'ai rêvé que l'affiche de ton film était partout sur les devantures des cinémas de Paris ! ». Une autre fois, il avait imaginé qu'avec mon père, il avait regardé le film dans une salle de cinéma. En tout cas, il faisait souvent des rêves de ce genre. Son rapport à la caméra est devenu très vite excellent. Au tout début du film, il était curieux de savoir où j'habitais. Une crainte non dénuée d'arrière pensées, car il possédait des toiles de maître de grande valeur chez lui, et je n'étais qu'un inconnu. Il ne m'a accordé véritablement sa confiance qu'après être venu chez moi et avoir visionné les premières scènes du film. Alors là, d'un coup, il a compris l'importance de l'image. C'est à ce moment précis que la caméra est devenue son unique interlocutrice, une interlocutrice qui ne peut trahir. Grâce à elle, il pouvait à nouveau sortir de la solitude à laquelle la maladie et l'abandon le condamnaient : communiquer avec les autres, tous les autres, même si ce n'était que sur le mode indirect du média film. Une communication qui prenait à ses yeux la dimension de l'ubiquité.



Les mains vides de Christian sont remplies du désir !

Paris le 19 janvier 2006

Cher Hermann

J'ai regardé hier soir "la vie est une goutte suspendue", sans en perdre une image. On y voit un choix de vie extraordinaire, sans exemple, qui compte, en soi une démonstration silencieuse, et aussi un choix de film, un rapport très intime, très élégant, entre Christian de Rabaudy et toi. J'ai beaucoup aimé votre relation, ton travail, tout ce qui n'est pas dit mais que nous divisons. J'espère que ce personnage, après sa mort, trouvera grâce à toi la tombe qu'il mérite — en son même.

Très amicalement

Jean Claude Carrière

Diaporama



"Bonjour, moi c'est Christian !"

"Moi, c'est Anne !"

"Moi, c'est Alexandre !"

"Vous êtes notre Schéhérazade, une sorte de soleil de printemps."



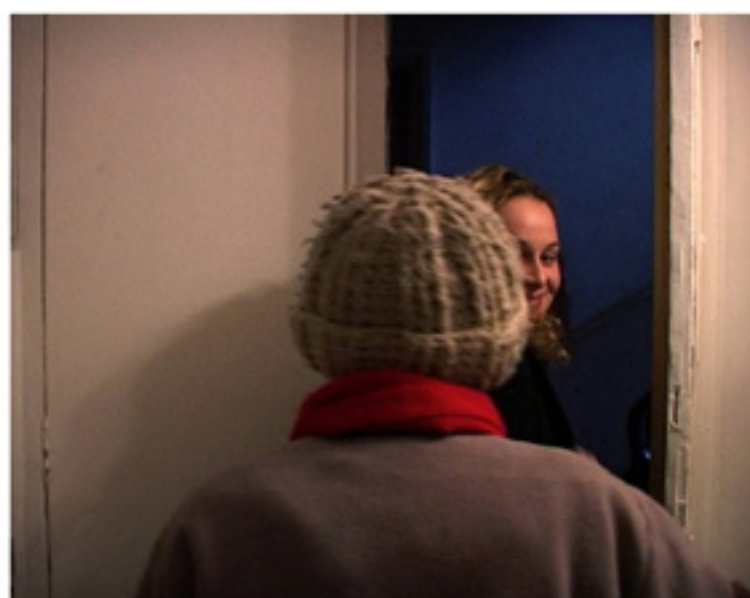
"Tu vois ! C'est un autoportrait ! Dieu et moi !"



"La cheminée, le feu, les bouteilles, le bouillonnement de l'eau dans les bouteilles dans le feu, et du sang dans le cœur dans le corps, l'âme tourmentée !"



"Je pense que si réellement il y a un paradis, alors il n'y a pas d'enfer ! Et là-bas on nous sert du vin rouge !"



"Je t'attendrai !"



"Natacha la route du Nord ! Je t'aime ! Regarde moi ! Regarde !"



"Mon corps résiste, résiste encore, reste debout avec mon unique œil, avec mon unique œil cyclope je veille sur toi !"



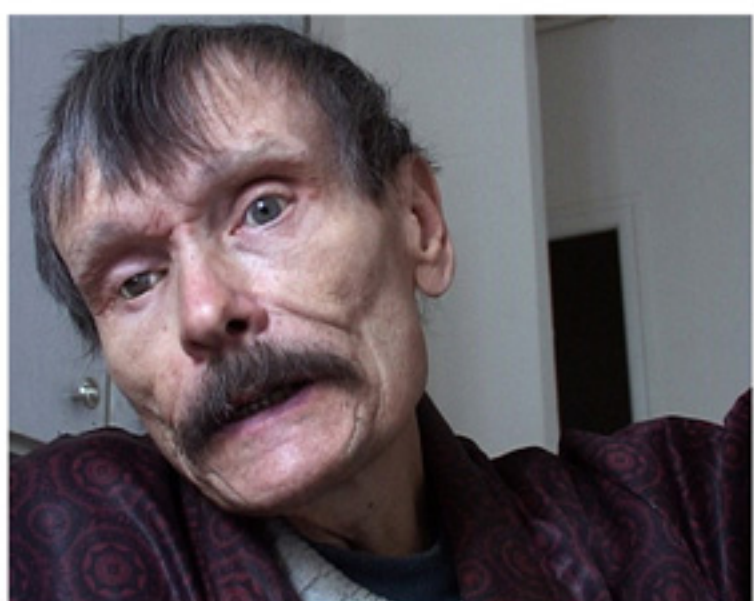
Le temps qui passe, le temps qui fait ! Objectif d'objets !



"Regarde ce mur, regarde ces rainures, ce sont les traces de sa vie !"



"Nietzsche aussi soignait beaucoup sa moustache !"



"Je t'attendais !"



"Pour moi il est essentiel d'être éclairé par la lumière du beau ! Tout s'éloigne !"



© Hervé Pouget

Hormuz Kéy porte le même nom que son village natal planté au bord du désert tout près de Yazd en Iran. Écrivain et cinéaste, il vit depuis plus de vingt ans en France où il a travaillé notamment avec Claude Lelouch et Serge Le Peron.

Sa thèse de doctorat sur le cinéma iranien, dirigée par Marc Ferro, a été publiée aux éditions Karthala en 1999 sous le titre « Le cinéma iranien, Image d'une société en bouillonnement. » Il publie également de nombreux articles en français et en persan sur le cinéma et écrit des textes inspirés par l'Avesta de Zarathoustra et du Livre des Rois de Ferdowsi qu'il a joué lui-même dans les théâtres et les bibliothèques de Paris. En 2000, il est nommé chargé de cours à l'Université Paris VIII et depuis 2003 il enseigne à l'Université de Marne La Vallée au Département Cinéma et Audiovisuel.

Il a réalisé « Filles d'Iran un chemin secret dans la montagne », « Sur les chemins du savoir » et co-réalisé « Jardins du Paradis ».



Réalisation

Hormuz Kéy

Casting

Avec Christian de Rabaudy

Alessia Di Carlo

Natacha Nikouline

Anne Wozniak

Montage

Cécile Theisen

Mixage

Jean-Marc Schick

Musique

Mohammad Réza Shajarian

Fereydoun Shahbazian

Producteur délégué

Samuel Chauvin

François Lunel

Promenades Films

Producteurs associés

Laurence Herszberg

Alain Esmerly

Forum des images

& Hormuz Kéy

Golfe Persique Films (Iran)

Ventes internationales

Wide Management